

Pierre Alechinsky intime chez Boghossian

La fondation bruxelloise réunit une centaine d'œuvres de l'artiste belge, dont certaines ont été rarement, voire jamais montrées

ART

BRUXELLES - envoyé spécial

Le *Pinceau voyageur* : c'est le titre d'une gravure qu'Pierre Alechinsky, né en 1927, réalisa pour l'atelier de chalcographie (gravure sur cuivre) du Musée du Louvre, en 1998. C'est aussi celui choisi par la commissaire d'exposition, Catherine De Brakeler, pour l'accrochage d'une centaine d'œuvres de l'artiste à la Fondation Boghossian de Bruxelles. Elle montre un Alechinsky comme on ne l'a jamais vu : la fondation n'est pas un musée à programme parler, mais une vaste demeure Art déco bâtie, au début des années 1930, par l'architecte Michel Polak, sur commande du baron Louis Empain. Récemment et remarquablement restaurée, elle n'en reste pas moins conçue comme une maison à vivre, luxueusement certes, mais dont les espaces répondent à des normes domestiques, pas muséales.

Impossible donc d'y envisager une retrospective, même si toutes les périodes du peintre belge, même un dessin de lui réalisé à l'école d'art de La Cambre, en 1946, sont représentées, ni d'y tenter un accrochage chronologique. C'est donc un Alechinsky intime qui nous est proposé-là, avec, de surcroît, des œuvres rares, voyage, jamais, montrées. Ainsi, la dimension variable des pièces détermine l'accrochage des œuvres : les salons de réception du rez-de-chaussée sont dévolus aux tableaux monumetaux, qui sont une initiation au

Dans la villa Art déco, impossible d'envisager une retrospective, ni de tenter un accrochage chronologique

La chorégraphe Perrine Valli donne du mouvement à la sexualité

«Kantik», spectacle qui fait le lien entre sa pratique de la danse et son métier de sexologue, s'attache aux courants qui s'agitent sous la peau

RENCONTRE

Inoubliable. C'est dire. En 2015, sur la scène du Nouveau Théâtre de Montréal (Seine-Saint-Denis), *Une femme au soleil*, chorégraphie de Perrine Valli d'après le tableau éponyme du peintre américain Edward Hopper (1961), plie et déploie les corps de deux femmes et de deux hommes dans un origami érotique insensé. Il fait beau, il fait chaud. L'attraction des unes et des autres se met en place dans une géométrie du désir aussi terrifiantement suggestive qu'impeccablement élégante. Jeux d'angles plus ou moins ouverts, diagonales des jambes croisant les parallèles des bras, des figures se dessinent et s'embloquent, loin de tout cliché explicatif et cru.

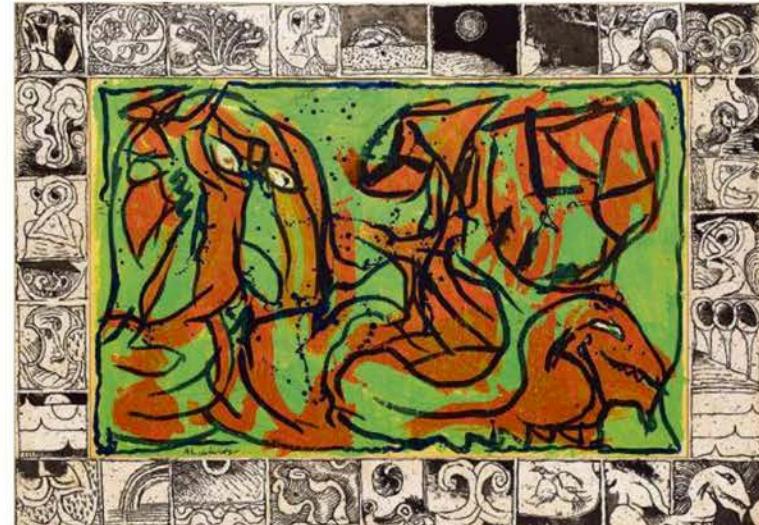
Ce spectacle solaire, qui opérait lentement, très lentement, la fusion irrésistible des lignes féminines et masculines, signait la trajectoire accès à la sexualité de l'artiste suisse depuis 2005. «C'est vrai qu'elle occupe une place centrale dans ma recherche, ainsi que les rapports femmes-hommes à travers différentes thématiques, dont

celles de la prostitution, de la séduction au Japon...», précise-t-elle.

On se souvient de la performance en duo *Je pense comme une fille enlève sa robe* (2009), d'après une phrase de Georges Bataille, et inspirée par les travailleuses du sexe, qui montrent une femme allongée, nue, blottie contre une autre, dont le corps est recouvert de figures masculines en papier, sur fond d'une bandeau violentement crissant.

«Explorer l'inconscient»

Tendue entre abstraction et incarnation, cette quête trouve une issue logique. En 2017, Perrine Valli entame un cycle de cinq ans d'études en neurosciences, puis en sexologie et thérapie de couples au Cerfpa, à Nice. Elle devient sexologue. Depuis 2020, parallèlement à son œuvre chorégraphique, elle ouvre un cabinet à Genève et donne des consultations. «J'ai suivi mon intuition», explique-t-elle, «j'ai eu besoin d'explorer l'inconscient, l'énergie, pour mieux comprendre comment le corps et le mental fonctionnent ensemble et avoir une sorte de vision holistique de la sexualité.»



«L'Or du rien» (1968), de Pierre Alechinsky. FONDATION BOGHOSIAN/ALECHINSKY

L'artiste a découvert cet art au début des années 1950, alors qu'il étudiait la gravure à l'atelier 17, créé par Stanley William Hayter, à Paris. Il y avait là un exemplaire de la revue *Bokubi*, animée par le calligraphe Morita Shiryu (1912-1998). Au même moment, il s'était lié avec le peintre (et poète) sino-allemand Walasse Ting (1929-2010), qui l'avait initié aux versions chinoises de cette pratique. À l'époque, le Japon était plus accessible que la Chine, c'est là qu'il choisit de se rendre (en bateau). Il n'y retournera jamais, mais fut définitivement marqué par ce qu'il découvrit : un usage libre et dansant du pinceau.

Les danses du pinceau
L'exposition montre heureusement deux peintures à l'huile des années 1950, certes enlevées, mais bien moins aériennes que ses encres. Là aussi, c'est l'ami Walasse Ting qui, lors d'un long séjour qu'alechinsky fera à New York, lui offrira une solution pour le problème de la peinture acrylique, plus légère qu'il abandonna alors, tout comme il renonça à la toile au profit du papier.

Les pièces de la demeure du baron Empain sont toujours nommées en fonction de leur destination première. C'est ainsi que les œuvres précitées sont regroupées dans la «chambre nord». Lui succède la «salle d'escrime», où Catherine De Brakeler a accroché les œuvres peintes sur des cartes géographiques, des cartes d'état-major, des cartes marines, des cartes aériennes, sa manière de faire voyager plus loin son pinceau, un registre qu'il compare à du cabotage...

La «salle de bains bleue» reçoit très logiquement les cartes de céramique peintes à Grasse (Alpes-Maritimes), chez un spécialiste de cette technique, Hans Spinner, avec lequel il a aussi réalisé de petits livres de porcelaine, dont feuilletables, qu'il nomme ses «livres illisibles». Leurs titres ne le sont pas et ils sont parfois décalés : *Amateur indécis emmené entre deux gens d'art, ou Divers faits, et, notre favori, On est pris de tenir les siens en liesse...* Suit la «chambre d'amis», où sont exposés ses grands estampages, des frottois sur une grande feuille de papier apposé sur diverses surfaces, banc concentré, plaque

et d'oglets, reliefs des cloches de bronze chinoises, auxquels se superposent ou s'adjoignent ensuite les danses du pinceau.

Dans la «chambre de Monsieur» sont réunies des œuvres plus sombres, heureusement complétées, dans la «salle de bains», par d'autres parfois plus joyeuses et un tout petit chef-d'œuvre, *Matériel minimum* (1988). Il a choisi pour le réaliser un papier ancien, du XIX^e siècle, peut-être pour l'inscrire dans une histoire de l'art : il représente une bouteille d'encre, un rectangle pour signifier une feuille de papier, ses petites lunettes rondes et

un pinceau, mais pas n'importe lequel. C'est celui que lui a offert Morita Shiryu. Sur le manche de celui-ci, une inscription précise qu'il est «fabriqué avec les plus fines soies de chevre, aussi douces que les poils pubescents d'une jeune fille». Il l'utilise toujours.

La salle de bains, la chambre et le boudoir de Madame sont plus orientés vers la poésie. On y voit sa collaboration avec l'Israélien Amos Kenan, rencontré en 1958, homme de théâtre militant pour l'entente entre les Juifs et les Arabes, ou l'écrivain libanais Salah Stétié, chez qui chaque mot fait mouche : «Hommes sales pour guerre propre», «Dieu vous invite à pleuvoir», «La beauté désœuvre» et le cinglant «Je pense, donc je suis». Au-dessus de ce dernier, Alechinsky a estampé une forme qui évoque un oiseau prenant son vol. On comprend mieux son amour des poètes. ■

HARRY BELLET

«Alechinsky. Pinceau voyageur». Fondation Boghossian-villa Empain, Bruxelles. Jusqu'au 16 mars. Villaempain.com

intérieur, ajoute-t-elle. Mais on parle de la même chose : le flux de l'œuvre est psychique.»

Les allers-retours harmonieux entre les deux types de son quotidien irriguent la nouvelle pièce de Perrine Valli. À l'affiche du festival Faits d'hiver, à Paris, *Kantik*, pour onze jeunes danseurs et danseuses, s'attache à faire surgir les courants qui s'agissent sous la peau, et plus précisément celui de l'énergie sexuelle. «J'ai toujours la même méthode depuis vingt ans», confie-t-elle. «Je me réveille la nuit avec un rêve, je l'écris

Cette pratique régulière a directement influencé sa danse. «Au début, par rapport au milieu de l'art, j'étais timide et je ne disais pas que j'étudiais la sexologie dans l'ombre», glisse-t-elle. J'avais peur que ce soit mal compris. Faire cohabiter aujourd'hui ces séances avec mon travail artistique est passionnant.» Elle souligne le point commun entre ces deux métiers : le corps et ses récits intimes sous le regard analytique du thérapeute ou du chorégraphe. «La thérapie extérieure est la danse met en scène ce monde intérieur, tandis que la danse met en scène le monde

dans un cahier, et je le travaille en studio le lendemain avec les interprètes. Aujourd'hui, ce que me racontent les femmes dans mon corps se transforme dans des images qui n'ont rien à voir concrètement sur scène avec leurs histoires parfois très douloureuses, mais qui les nourrissent.»

Pour *Kantik*, elle a ainsi vu apparaître des loups, des masses de chair, des baisers, des plumes... «Il ne s'agit pas d'illustrer le sexe – on le voit assez partout –, mais de métaphoriser notre pensée sexuelle composée d'émotions, de peurs, de pulsions, de fantasmes...»

Dans la foulée, Perrine Valli s'est risquée à créer une chaîne You-Tube en 2023, dans laquelle elle entend aider tout un chacun à «embellir sa vie sexuelle et à se libérer des blocages» à travers des sujets comme «le mythe du bon coup». Son désir de partager a eu raison de sa peur de parler de la sexualité publiquement. «J'ai dû m'adapter au monde des réseaux sociaux avec un mode plus cru, plus populaire.»

Le déclencheur de cette nouvelle activité ? Une vidéo à succès

indiquant aux femmes comment simuler l'orgasme. «Quand on sait que 50 % des femmes atteignent l'orgasme, contre 98 % des hommes, et qu'on encourage à simuler, cela pousse à réagir», affirme-t-elle. Dans un contexte où le porno se banalise, notamment auprès de la jeune génération, Perrine Valli veut contrer les «nouvelles injonctions». «Que le porno existe est une chose, mais qu'il devienne la norme en est une autre.»

Parallèlement, Perrine Valli a aussi gagné en indépendance. Le choix de cette double carrière l'a rendue «100 % libre». «Cette activité de sexologue me permet de ne plus dépendre uniquement de la production de spectacles pour vivre, insiste-t-elle. Cela me fait un bien fou. Je crée parce que j'en ai envie et besoin, pas pour assurer mes heures pour l'interruption. Et cette liberté est fondamentale.» ■

ROSITA BOISSEAU

Kantik, de Perrine Valli. Festival Faits d'hiver, Théâtre de la Cité internationale, Paris 14^e. Les 13 et 14 février.